

Préface

Lors de la rédaction de l'Encyclopédie vaudoise, un groupe de citoyens, de la Vallée notamment, fut réuni sous la direction de Paul Hugger pour parler des mœurs et coutumes de leur coin natal.

Cette matière fait partie du Fonds Encyclopédie vaudoise, déposé sauf erreur aux ACV. Il ne fait aucun doute que ces comptes-rendus sont de la plus haute importance et du plus grand intérêt et mériteraient un jour qu'ils soient reproduits dans leur intégralité. Du boulot sur la planche pour nos futurs ethnologues.

Pour nous, aujourd'hui, nous nous contenterons d'aborder un seul sujet qui, à notre connaissance, n'a guère été traité que par trois citoyens de cette région : M. Jean Fantoli, originaire des Charbonnières, le soussigné et Auguste Piguet..

La matière Jean Fantoli est reprise telle qu'elle a figuré dans la FAVJ – Jouet-on encore aux nius à la Vallée. - dans son no 12. du 21 mars 1979 – Petit supplément à une histoire de nius dans le no du 28 mars de la même année, est un complètement écrit par le soussigné, matière à laquelle on rajoutera encore des extraits de « Saveurs d'enfance ».

Le professeur Piguet quant à lui a parlé de nius aux pages 4 à 6 de l'ouvrage : « La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux », Monographie folklorique, cahier B, Editions le Pèlerin 1999.

Belle époque quand même que celle des nius. Où il y avait plein de neige qui fondait entre les deux bâtiments du collège et de chez Saïset pour laisser la place suffisante pour organiser une partie. Une ou plusieurs, et quelles parties où toujours les mêmes gagnaient, les plus nerveux, les plus pugnaces, les plus colériques aussi parfois.

Ceci dit pas moyen de mettre la main sur une seule photo de nos enfances où l'on nous verrait jouer à ce jeu prodigieux.

Par contre on en découvre une, quartier Le Bugnon – église – Vieux Cabaret, des années vingt, qui ne peut qu'illustrer l'une de Ces fameuses parties qu'ici l'on jouait dans la terre de la route.

Les nius sont morts... vivent les nius !

Les Charbonnières, en octobre 2007

RR

Joue-t-on encore aux nius à La Vallée?

Les lignes ci-après ont été écrites par M. J. Fantoli à la demande de M. Hugger de Bâle, ethnologue, auteur du livre « Jura vaudois », qui avait un certain intérêt à savoir si l'on jouait encore aux « nius » à La Vallée.

L'auteur a bien voulu nous transmettre son texte. Nous l'en remercions. (Réd.)

Il semble que ce jeu soit malheureusement tombé dans l'oubli, supplanté par la télévision, le vélomoteur, le ski.::

Autrefois, il y a 30 ou plutôt 40 ans, à peine la moindre surface de terrain surgissait-elle de la neige que chaque enfant, de 3 à 16 ans, sortait son petit sac de toile fermé par un cordon, le remplissait de nius en terre, d'agathes, et, si tout allait bien, de quelques magnifiques cornalines.

Le jeu était très strictement organisé. L'on traçait d'abord un triangle de 30 cm. de côté, parfois, mais rarement un carré. Chacun des 3 à 6 joueurs posait son niu, et l'on se rangeait en ligne, à 3 ou 4 mètres de là, en criant : « Prims, der, van-der ». Cela voulait dire que certains préféraient tirer en premier, d'autres à la fin, ayant ainsi une chance de « cuire » un adversaire, c'est-à-dire de le toucher.

Le premier lançait son agathe, en essayant d'attraper l'un des nius. S'il en projetait un hors du triangle il l'avait gagné, et pouvait rejouer. Mais si son agathe s'arrêtait à l'intérieur du triangle, il était « cuit », et hors du jeu.

L'un après l'autre, chaque joueur jetait donc son agathe et, sauf atteinte directe au but, le plus proche commençait à jouer, l'agate serrée entre le pouce et l'index et hop ! piquant soit un niu, soit l'agate du copain, qu'on cherchait à « cuire ».

De nombreuses exclamations faisaient :

« Virette » criait celui qui cherchait à virer pour trouver un angle de tir favorable ; « en a ! » indiquait que le but avait tremblé, mais sans bouger de place ; « de rien », hurlé avant que le copain ne joue, lui interdisait toute « virette » ou même « plombette », manœuvre qui permettait de plomber verticalement le but, en respectant toujours une hauteur identique à la distance horizontale.

Un « tu pognes ! » indigné sanctionnait tout sournois rapprochement du but.

Aussi, dans un chahut organisé se faisaient et se défaisaient des fortunes de nius appelés aussi « pis »,

ou « marbres », le terme de billes étant inconnu alors.

L'acharnement était tel que, souvent, seule la nuit arrêtaît les plus enragés. Et l'on rentrait, les mains rouges et gercées, soufflant dans ses doigts gourds.

Cela durait tant qu'il y avait de la neige et de la boue : dès que les beaux jours arrivaient, que routes, places et chemins (peu goudronnés à l'époque) séchaient, c'en était fini des nius.

Quelques attardés jouaient encore au pot (trou creusé en terre), mais c'était un jeu mineur, qui cessait rapidement, faute de joueurs.

Notons encore que les meilleurs joueurs chassaient leur agathe avec l'articulation du pouce, et non avec l'ongle. La poussée était plus forte et plus précise ; l'on a pu remarquer à ce sujet que les plus adroits joueurs sont restés dans la vie des gens en général résolus et entrepreneurs !

Les filles jouaient peu, les parties mixtes étaient rares. Par contre, il arrivait assez souvent que des jeunes gens désœuvrés accordassent une partie aux enfants, en général pour leur léguer leur trésor avant de devenir définitivement adultes.

Il est à relever que ces règles compliquées étaient connues de chacun : si on essayait parfois de « pougner », par contre l'on ne contestait pas les règles en elles-mêmes.

Celles-ci variaient quelque peu d'un village à l'autre ainsi que les expressions ou les prononciations.

Si les nius apparaissaient au printemps, le sciage du bois de feu, spécialement dans la cour des collèges, ramenait le jeu de la « gouède ».

Un gardien surveillait le but formé de deux petits rondins posés l'un sur l'autre. Les joueurs lançaient à leur tour leur bûche choisie à leur échelle, en visant le but et en criant « gouède ». Si le but tombait, le gardien devait le relever, puis rattraper un joueur avant que celui-ci ne se réfugie derrière la ligne de lancement. Le joueur rattrapé devenait à son tour gardien ou, si le but n'était pas touché, le plus maladroit, le plus éloigné du but.

Jeux d'autrefois, peu coûteux, auxquels succédèrent la fabrication de sifflets en saule, (chanson du « Marétsau »), d'arcs en oisetier avec des flèches en roseaux et pointe en sureau, de baignades au lac avec une planche ou une vieille chambre à air de voiture pour apprendre à nager, la petite guerre, le premier bateau à voile avec un vieux drap de la grand-mère... J. Fantoli.

Petit supplément à une histoire de nius

J'ai lu avec intérêt l'article de M. Fantoli sur la grande époque des nius que nous autres, de la génération d'après-guerre, avons encore fort heureusement connue. Mais regardez-les, ces moins de seize ans d'aujourd'hui qui ne savent même plus jouer aux nius ! Cela est-il concevable à ceux qui auraient pleuré pour un seul de ceux-ci, si beaux dans leur couleur brillante, achetés chez Toto, ou chez l'Aline ? Si beaux, oui, mais pas pour longtemps. Vite rapés. Surtout quand il n'y avait pas de craie pour tracer le triangle sur le goudron rugueux — ce n'était déjà plus l'époque à M. Fantoli qui s'en tenait à la terre battue — et que le niu se voyait utilisé à cet usage.

Ces quelques mots pour apporter une petite remarque au précédent article. Ainsi il me semble que c'était bien certes à la neige fondante que l'on s'y adonnait, mais qu'il fallait tout de même un petit coin de terrain sec, débarrassé de son gravillon à coups de balai, pour y jouer. Pour nous c'était à vent du collège, au soleil, là où la neige à tôt fait de fondre par la chaleur du goudron et des tôles. Ou parfois devant chez l'Oncle Titi, juste avant d'aller regarder collectivement l'une des seu-

les télévisions du village. Ah ! les enfournées dans le salon de l'Oncle Titi, après avoir enlevé nos souliers dans le corridor du bas ! Une époque ! A dix ou douze qu'on était dans les fauteuils, sur le canapé ou sur les tapis. Et hardi, on se gavait de marionnettes, le plat de résistance avant le dessert, et de Rintintin. Mais quelles parties on a eu faites là-bas, devant la ferme ! Et quel temps que celui des nius, des premières télévisions, et de notre enfance dans ce village qui ne m'apparaît plus le même aujourd'hui, à vrai dire moins magique.

Quoiqu'il en soit, merci à mon concitoyen, M. Jean Fantoli de s'être resouvenu d'un jeu qui faisait partie de notre existence d'enfant et qui peu à peu, à mesure que nous grandissions, s'est vu supplanté par d'autres distractions. Mais il en fut de même pour bien d'autres choses, tenez, le feu des examens au mois de mars, et le bois qu'on montait au galetas de l'école, et les escargots sous les pluies de printemps, et les butzines cuites au feu dans la grotte de Bonport, et les chèvres à Mme Adèle broutant au plus raide des brûlées, une blanche et une brune, et tant et tant de plaisirs et d'images qui ne reviendront plus, non jamais plus.

Rémy Rochat.

Mais le printemps était là. Cette fonte rapide dégageait les chemins et les cours que le soleil sécherait très vite. La terre, le bitume, fumaient. On voyait déjà par-ci, par-là, quelques poules gratter les vieux graviers, se risquer sur une première herbe autour d'une maison.

La ruelle entre chez nous et le collège était libre. Il n'y avait qu'à balayer. Et puis tracer le triangle avec une craie prise à la grande école, sous le tableau noir où il y en avait plein de bouts. Car aussi, à l'arrivée du printemps, nous revenait l'envie irrésistible de jouer aux nius. Notre présence là, sur la petite route où il faisait bon, les tôles de la façade du collège surchauffées par le soleil, était aussi inévitable que celle des poules qui gloussaient un peu plus loin dans le poulailler de ma mère ou dans le petit pré. Restait toujours la réserve de l'année d'avant, amputée parfois parce qu'on avait été mauvais joueur, dans un sac à nius de toile, fermé par un lacet qu'on tire et attache. Pour mes frères comme pour moi, c'était ma mère qui nous l'avait fait. On le retrouverait peut-être de nos jours dans les vieux restes du galetas tout chargés de souvenirs. Certains avaient leurs nius carrément dans la poche, mélangés à de petites agathes de verre et à des miettes de pain !

Des nius, nous en rachetions tout de même chaque année, au début de la saison. Car ils s'usaient quoiqu'on fasse et finissaient toujours par être trop ébréchés pour faire bonne figure aux coins ou au milieu du triangle que l'on avait tracé sous les fenêtres du collège. Alors nous allions chez Toto ou chez l'Aline. Dans une boîte il y en avait des cents et des mille, avec leurs merveilleuses couleurs, brillants et odorants. Quel parfum ! Rien de plus enivrant, à vrai dire, que cette odeur de nius neufs. Ah ! ces nius, les tenir dans les mains, les faire rouler les uns sur les autres, s'éblouir de leur beauté nette et polie... Ils étaient à un centime la pièce, donc cent nius pour un franc. Mais nous n'avions que rarement cette richesse-là, nous autres. Allez, vingt pour quatre sous, vingt-cinq à la rigueur. Et les parties commençaient. Dans la ruelle du collège d'abord, puis devant Le Terminus que tenait Roubaty, ou encore devant chez l'oncle Titi, le mercredi, avant de monter regarder à la télévision le programme des enfants. Parfois des adultes, le Pierrot par exemple, jouaient une partie avec nous. Ils n'avaient pas tout à fait la même

technique, bien qu'ils n'aient rien perdu de leur adresse. Ils faisaient rouler l'agathe sur la nie, ils la projetaient avec une précision unique et une force étonnante. Ils nous épataient. C'est qu'ils y avaient eux aussi joué, aux nius, quand ils étaient gamins, plus que nous-mêmes qui étions les derniers rescapés d'un temps mémorable et fabuleux, avec les maux ou les joies qui découlent de la perte ou du gain.

Parfois aussi la partie se déplaçait près de chez la grand-mère, entre les deux maisons, sur le chemin de terre qui est là, avec Six-Sous et les autres. Pour jouer au pot où les règles sont bien différentes. Cette variété-là d'ailleurs n'était-elle pas plus ancienne, venue d'un temps plus lointain où il n'y avait pas encore de bitume pour tracer le triangle à la craie, mais des cours et des chemins de terre battue où l'on ne pouvait que creuser un pot avec le talon du soulier ?

Mais déjà les grands avaient oublié de jouer aux nius. Ils n'étaient plus de notre monde. Ils avaient des vélos. C'étaient des prim-supiens. Ils tourniquaient sans arrêt dans les ruelles. «N'ont-ils donc rien d'autre à faire, ces grands gamins, qu'à se royaumer par le village?» disait ma grand-mère. Ils y passaient même tout leur temps, sur ces vélos. Déjà les paysans étaient moins nombreux. Et par conséquent on retrouvait la plupart des enfants complètement désœuvrés à traîner leur incroyable cosse dans tous les coins du village. Viendraient plus tard les vélomoteurs et se découvriraient des tas de nouveautés qui relégueraient nos vieux jeux dans une sorte de moyen âge de l'enfance d'où je les exhume pieusement aujourd'hui.

Mais si les coutumes ont disparu, oubliées à jamais, à moi il me reste mes nius. J'en ai un carton plein où je peux puiser à pleines mains. Je les prends parfois et je les fais ainsi qu'autrefois rouler les uns sur les autres. Il y a des agathes de verre dépolies, des nius usés, limés, brisés, d'autres par contre parfaitement neufs, comme aux jours où je sortais heureux de chez Toto. Avec plein ma poche qui formait une grosse bosse à mon pantalon. Des jaunes, des bleus, des violet clair qui m'offrent encore, quand je les sens de très près, leur ancienne et émouvante odeur. Et personne ne les touche, que moi. Et je me souviens de toutes ces heures passées près du poulailler. Ma

serviette brune jetée sur l'herbe du pré où les poules gloussent. Aux côtés de ceux de mon âge qui ne me liront peut-être même pas, tant est grande l'indifférence dans un village. Je suis donc seul avec mes souvenirs d'un autre temps, presque d'une autre civilisation. Mais que m'importe après tout. Car je suis parfaitement bien en ces réminiscences solitaires où personne jamais, ni ne me conteste, ni ne me dérange.

* * *

Saveurs d'enfance, 1991.

Auguste Piguet , Monographie folklorique, cahier B, La Vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Editions le Pèlerin, 1999, p. 4 à 6 (les transcription patoises en phonétique ont été abandonnées ; on peut toujours se référer à l'original).

Spiele ausser dem Haus. Jeux en plein air

Avant l'apparition du sport organisé, les jeux de billes passionnaient l'élément masculin de la population. Chacun s'y adonnait dès sa plus tendre enfance. Des hommes d'âge mûr, des vieillards même, ne croyaient pas déchoir en faisant leur partie de billes le dimanche. Quant aux filles, on s'en gaussait. Il était rare d'en trouver une qui parvint à « piquer », soit à lancer l'agate selon les règles, avec le pouce. Les pauvrettes la projetaient gauchement avec le bout des doigts. A peine un coin de terrain se montrait-il devant les façades des maisons, que les gosses en prenaient possession. Que le sol fût encore détrempé et boueux, cela n'avait pour eux pas d'importance.

Au Chenit les termes usuels pour billes sont marbres et pis, mâpis s'entend moins souvent. Le mot de la plaine, nius, a depuis longtemps pénétré dans la région du Pont. Une toute petite bille se dit virgule.

Les billes utilisées comme projectiles portent plusieurs noms divers. Tiennent le haut du pavé celles de pierre fine, les cornalines. (corna) et les agates (aga). Elles valaient de 30 à 50 centimes pièce. Agate se disait aussi, à tort, de grosses billes en verre transparent, coloré au centre. Moins appréciés et usités les gros boulets de marbre ou de métal. Nos pères disposaient en outre de glondes, grosses agates jaunâtres rayées et de piques (piké) dont les particularités me sont inconnues.

Une agate qui présentait des éclats dans la pierre fine ou le verre perdait de sa valeur. A force de recevoir des chocs ou « chiques » (du mot allemand schicken : atteindre REW 7688), elle était « chiquées ». On faisait peu de cas des agates ou des billes présentant des méplats ou « pots ».

La récréation, la « sortie » en parler du crû, s'approche. Les mioches ne tiennent plus en place. L'un d'eux, en tirant son mouchoir, laisse choir deux ou trois billes. Désespoir de l'intéressé, hilarité des camarades, froncement de sourcils du maître.

Enfin l'heure sonne. En trombe la meute se précipite dehors. Vous entendez retentir un « dernier » immédiatement suivi d'un « van » non moins énergique (il s'agit de l'abréviation de « avant », sous-entendu du dernier). Ces exclamations ont leur raison d'être. Il y avait avantage à se trouver en queue de l'équipe. Les premiers joueurs risquaient davantage que le dernier et le van, d'« être crevés », soit de voir leur agate atteinte par celles de leurs camarades.

Le jeu de billes le plus en vogue, le carré (lu kara), semble bizarrement dénommé puisque c'est un triangle équilatéral qu'on trace sur le sol. La transformation du carré originel en triangle eut sûrement sa raison d'être.

Le moment est venu pour les joueurs de déposer leur enjeu (dit pouza) à chacune des pointes du triangle. Au centre de celui-ci, et même à mi-distance entre les angles, selon que l'équipe compte trois, quatre ou sept compétiteurs.

Les joueurs sont –ils plus de trois et deux d'entre eux n'ont-ils pas pris la précaution de crier « dernier » et « van », il conviendra d'abuter soit de déterminer l'ordre des joueurs, d'empider. Chacun à son tour, les participants projettent leur agate le plus près possible du pseudo carré. Il s'agit maintenant d'évaluer les distances respectives entre les diverses agates et la bille la plus rapprochée. Cette mensuration méticuleuse s'opère au moyen du pied (pider ou pida), de la main, du doigt, ou d'un fétu de paille (au Pont les fillettes se servaient aux mêmes fins du bas de leur long tablier). Tous yeux, les intéressés suivent l'opération, prêts à se récrier s'ils se croient lésés.

Les joueurs se postent sur une ligne tracée au moyen du talon à un certain nombre de pas du carré. Ils qualifient erronément de « but » la trace en question. A tour de rôle, chaque « piqueur » projette l'agate ou sa corna vers le carré. Il s'agit de s'en rapprocher autant que faire se pourra. Y pénétrer entraînerait l'exclusion de la partie. Le premier joueur peut alors, si bon lui semble et si son adresse le lui permet, atteindre l'une après l'autre les billes du carré et les empocher. Son agate se trouve-t-elle à trop grande distance du carré, il est loisible au premier joueur de faire escarpe. Mais son agate une fois placée à proximité de l'une des billes, les autres participants ont le droit dans l'ordre préétabli, de chercher à l'atteindre (de le « crever » selon l'expression consacrée). « Atout » ! L'entend-on s'écrier, à moins que le premier joueur n'ait pris les devants en disant : « point d'atout ou à rien » ! (à rà). L'« atout » est-il concédé, la place où repose l'agate du premier joueur sera égalisée. Le 2^e joueur, parvient-il à atteindre l'aga visée, il s'efforcera d'atteindre les billes du carré. Manque-t-il l'un de ses coups (guile-t-il, disent nos écoliers, guiler = manquer le but, est d'origine germanique, dérive de Wila, tromperie ; REW 9538), le troisième joueur prend sa place, et ainsi de suite jusqu'à épuisement des billes.

Il arrive que l'un des participants, après avoir raflé la presque totalité des billes du carré, se voie « crevé » au dernier moment. Alors le vainqueur ne manque pas de s'exclamer

« Maintenant vomis donc tes billes ! »

Il arrivait au projectile de venir s'adosser à un obstacle (façade, arbre, borne), ce qui eût rendu inconfortable la position du joueur. Le cas se produisait-il, les camarades s'empressaient de s'écrier : « granta gêne » ! interdisant ainsi tout déplacement de l'intéressé. Mais celui-ci avait souvent la présence d'esprit de les prévenir en disant « point de gêne ! ». Il lui était alors loisible de se poster sur un autre point à égale distance du but.

Les maladroits redoutaient de jouer avec certains piqueurs de renom qui raflaient tout pour revendre ensuite les billes à 2 sous la douzaine.

Pour jouer au creux, il fallait tout d'abord creuser, au moyen du talon, une cavité de quelque 5 cm de profondeur. Les joueurs cherchaient à en rapprocher leurs agates sans toutefois les y laisser choir. Ils s'efforçaient ensuite à « se crever » mutuellement et surtout à précipiter dans le creux l'agate du concurrent.

Alors le joueur suivant, selon l'ordre établi, était tenu de l'en faire sortir en la heurtant de toutes ses forces par sa propre agate ou boulet. N'y réussissait-il pas, le malheureux subissait la pénalité des oignes (la région d'Annecy distinguait les grandes onies des petites (Dict. savoyard de Constantin et Desormeaux, p. 291). Elle consistait à serrer la propre agate entre l'index et le majeur droit en arrière du creux. Les camarades s'efforçaient de la faire tomber dans la cavité en lançant leurs projectiles avec toute la vigueur imaginable. Certains faisaient preuve d'une singulière cruauté en l'occurrence. En cas de succès, l'opération douloureuse recommençait. Il me souvient avoir vu de pauvres gosses aux « nilles » (articulations) bleuies par les coups, voire ensanglantées, hurler de douleur. Ce jeu brutal abondamment pratiqué vers 1880, n'est plus qu'un souvenir.

Outre le jeu du creux pour grands garçons, il en existait de plus simples pour les petits. Ceux-ci s'exerçaient soit à atteindre la cavité en roulant leur agate, soit à attraper une bille placée droit en arrière du creux sans que leur projectile tombât.

Se pourvoir de billes revient assez cher, surtout à ceux qui se les font croquer. Les gosses du Pont trouvèrent moyen d'y remédier. Ils imaginèrent de remplacer les billes par des coquilles de petits escargots. Ce jeu des coquies (jeu des noix !!) se pratiquait vers 1900. Les enfants se donnaient le mot pour aller à la recherche des précieuses coquilles, tant le long de la grève que dans les bois voisins. Certaines familles disposaient d'un plein sachet de ces ersatz.

« Piquer », c'est-à-dire projeter l'agate selon les règles est le monopole des garçons. Le projectile pressé entre le pouce et l'index doit partir comme un boulet de canon grâce à la brusque détente du pouce. Il faut de l'exercice pour devenir « bon piqueur ». Tous n'y parviennent pas. Trop souvent il leur arrive de faire plombette ou roulette, soit de faire décrire une courbe à l'agate ou de la

rouler, au lieu de frapper droit au but. Les filles parviennent rarement à piquer normalement. Elles s'obstinent à tenir l'agate du bout des doigts. Accuser un garçon de niquer comme une fille est un fort vilain compliment dans le monde des écoliers.

En original ci-dessous :

Spiele ausser dem Haus. Jeux , en plein air. Avant l'apparition du sport organisé, les jeux de billes passionnaient l'élément masculin de la population. Chacun s'y adonnait dès sa plus tendre enfance. Des hommes d'âge mûr, des vieillards même, ne croyaient pas déchoir en faisant leur partie de billes le dimanche. Quant aux filles, on s'en gaussait. Il était rare d'en trouver une qui parvint à piquer soit à lancer l'agate selon les règles, avec le pouce. Les pauvrettes la projetaient gauchement avec le bout des doigts. A peine un coin de terrain se montrait-il devant les façades des maisons que les gosses en prenaient possession. Que le sol fût encore détrempé et boueux, cela n'avait pour eux pas d'importance.

Au Chenit, ^{V (pi) V (mâpé) mâbi?} les termes usuels pour billes sont marbres (mâbré) et pié, mâpis s'entend moins souvent. Le mot de la plaine, nius a depuis longtemps pénétré dans la région du Pont. Une toute petite bille se dit virgule.

Les billes utilisées comme projectiles portent plusieurs noms divers. Tiennent le haut du pavé celles de pierre fine : les cornalines, (corne) et les agates (aga). Elles valaient de 30 à 50 centimes pièce. Agate se disait aussi, à tort, de grosses billes en verre transparent, coloré au centre. Moins appréciées et usités les gros boulets de marbre ou de métal. Nos pères disposaient en outre de glondes, grosses "agates" jaunâtres rayées et de piques (piké), dont les particularités me sont inconnues. ^{notée}

Une "agate" qui présentait des éclats dans la pierre fine ou le verre perdait de sa valeur. A force de recevoir des chocs ou "chiques" (du mot allé schicken : atteindre REW 7688), elle était "chiquée". On faisait peu de cas des "agates" ou des billes présentant des méplats ou "pots".

La récréation, la "sortie" en parler du crû, s'approche. Les mioches ne tiennent plus en place. L'un d'eux, en tirant son mouchoir, laisse choir deux ou trois billes. Désespoir de l'intéressé. Hilarité des camarades. Froncement de sourcils du maître. Enfin l'heure sonne, en trombe, la meute se précipite dehors; vous entendez retentir un "dernier!" immédiatement suivi d'un "van!" non moins énergique, (il s'agit de l'abréviation de "avant" sous-entendu "dernier"). Ces exclamations ont leur raison d'être. Il y avait avantage à se trouver en queue de l'équipe. Les premiers joueurs risquaient davantage que le dernier le van, d'"être crevés", soit de voir leur "agate" atteinte par celles de leurs camarades. Le jeu de billes le plus en vogue, le carré (lu kara), semble bizarrement dénommé puisque c'est un triangle équilatéral qu'on trace sur le sol. La transformation du carré (original en triangle eut sûrement sa raison d'être.

lu kara

Le moment est venu pour les joueurs de déposer leur enjeu (dit ni ou pouza) à chacune des pointes du triangle, au centre de celui-ci, et même à mi-distance entre les angles, selon que l'équipe compte trois, quatre ou sept compétiteurs.

Les joueurs sont-ils plus de trois et deux d'entre eux n'ont-ils pas pris la précaution de crier "dernier et van" il conviendra d'abuter soit de déterminer l'ordre des joueurs, d'empider (aépidá) Chacun à son tour, les participants projettent leur "agate" le plus près possible du pseudo carré. Il s'agit maintenant d'évaluer les distances respectives entre les diverses agates et la bille la plus rapprochée. Cette mensuration méticuleuse s'opère au moyen du pied (pider ou nidá), de la main, du doigt, ou d'un fétu de paille, (au Pont les fillettes se servaient aux mêmes fins du bas de leur long tablier). Tous yeux, les intéressés suivent l'opération, prêts à se récrier s'ils se croient lésés.

Les joueurs se postent sur une ligne tracée au moyen du talon à un certain nombre de pas du carré, ils qualifient erronément de "but" la trace en question. A tour de rôle, chaque "piqueur" projette l'agate ou sa corná vers le carré; il s'agit de s'en rapprocher autant que faire se pourra; y pénétrer entraînerait l'exclusion de la partie. Le 1er joueur peut alors, si bon lui semble et si son adresse le lui permet, atteindre l'une après l'autre les billes du carré et les empocher. Son agate se trouve-t-elle à trop grande distance du carré, il est loisible au 1er joueur de faire escarpe. Mais, son agate une fois placée à proximité de l'une des billes, les autres participants ont le droit dans l'ordre prétabli, de chercher à l'atteindre (de le "crever" selon l'expression consacrée). "Atout!" l'entend-on s'écrier, à moins que le premier joueur n'ait pris les devants en disant: point d'atout ou à rien! (árá!). L'"atout" est-il concédé, la place où repose l'agate du premier joueur sera égalisée. Le 2^e joueur, parvient-il à atteindre l'aga visée, s'efforcera d'atteindre les billes du carré. Manque-t-il l'un de ses coups (guile-t-il, disent nos écailiers; guiler = manquer le but, est d'origine germanique; dérive de wila, tromperie; REW 9538), le troisième joueur prend sa place, et ainsi de suite jusqu'à épuisement des billes.

Il arrive que l'un des participants, après avoir raflé la presque totalité des billes du carré se voie "crevé" au dernier moment. Alors le vainqueur ne manque pas de s'exclamer: *Óra vanéda vae*
 "Maintenant vomis donc tes billes!"
lépt

Il arrivait au projectile de venir s'adosser à un obstacle (façade, arbre, borne), ce qui eût rendu inconfortable la position du joueur. Le cas se produisait-il, les camarades s'empressaient de s'écrier: granta gêne! interdisant ainsi tout déplacement de l'intéressé, Mais celui-ci avait souvent la présence d'esprit de les prévenir en disant "point de gêne!". Il lui était alors loisible de se poster sur un autre point à égale distance du but.

Les maladroits redoutaient de jouer avec certains piqueurs de renom qui raflaient tout pour revendre ensuite les billes à 2 sous la douzaine.

Pour jouer au creux, il fallait tout d'abord creuser, au moyen du talon, une cavité de quelque 5 cm. de profondeur. Les joueurs cherchaient à en rapprocher leurs agates sans toutefois les y laisser choir. Ils s'efforçaient ensuite à "se crever" mutuellement et surtout à précipiter dans le creux l'agate du concurrent.

Alors le joueur suivant selon l'ordre établi était tenu de l'en faire sortir en la heurtant de toutes ses forces par sa propre agate ou boulet. N'y réussissait-il pas, le malheureux subissait la pénalité des ognes (la région d'Annecy distinguait les grandes onies des petites) "dict savoyard de Constantin et Desormeaux", p. 290) Elle consistait à serrer la propre agate entre l'index et le majeur droit en arrière du creux. Les camarades s'efforçaient de la faire tomber dans la cavité en lançant leur projectile avec toute la vigueur imaginable. Certains faisaient preuve d'une singulière cruauté en l'occurrence. En cas de succès, l'opération douloureuse recommençait. Il me souvient avoir vu de pauvres gosses aux "nilles" (articulation) bleuies par les coups, voire ensanglantés, hurler de douleur. Ce jeu brutal abondamment pratiqué vers 1880 n'est plus qu'un souvenir.

Outre le jeu du creux pour grands garçons, il en existait de plus simples pour les petits (à contrôler). Ceux-ci s'exerçaient soit à atteindre la cavité en roulant leur agate, soit à attraper une bille placée droit en arrière du creux sans que leur projectile tombât.

Se pourvoir en billes revient assez cher surtout à ceux qui se les font croquer. Les gosses du Pont trouvèrent moyen d'y remédier. Ils imaginèrent de remplacer les billes par des coquilles de petits escargots. Ce jeu des coquies (jeu des noix!!) se pratiquait vers 1900. Les enfants se donnaient le mot pour aller à la recherche des précieuses coquilles, tant le long de la grève que dans les bois voisins. Certaines familles disposaient d'un plein sachet de ces ersatz.

"Piquer" c'est à dire projeter l'"agate" selon les règles est le monopole des garçons. Le projectile pressé entre le pouce et l'index, doit partir comme un boulet de canon, grâce à la brusque détente du pouce. Il faut de l'exercice pour devenir "bon piqueur". Nous n'y parvenons pas. Trop souvent il leur arrive de faire plombette ou roulette, soit de faire décrire une courbe à l'agate ou de la rouler, au lieu de frapper droit au but. Les filles parviennent rarement à piquer normalement, Elles s'obstinent à tenir l'agate du bout des doigts. Accuser un garçon de niquer comme une fille est un fort vilain compliment dans le monde des écoliers.

De tous les amusements coutumiers à la marmaille tant à l'intérieur des maisons qu'aux alentours, le jeu de la kâssâ (kârâ) sera toujours préféré. On ne s'en lasse jamais, les tout petits, nous l'avons signalé plus haut, en raffolent. Comme dans nombre d'autres jeux, le sort désignait le poursuivant, il fallait pour cela "emprunter"; "empruntons d'abord pour savoir à qui c'est" s'écrient les gosses avant d'entreprendre certains jeux. "emprunter" (âsprôtâ) c'est désigner celui des joueurs qu'on va charger de poursuivre ou de chercher les autres participants. L'emprunteur entouré des joueurs les désignait au doigt l'un après l'autre à chaque mot ou syllabe de l'"emprunt"; celui sur qui tombait la dernière syllabe quittait le cercle. Il était hors d'affaire. Ainsi un des enfants finissait par demeurer seul. A lui le soin de fonctionner comme poursuivant. Les emprunts abondent et présentent quelques divergences de localité à localité. (emprunts : âsprô). Les plus anciens s'expriment en patois du crû. Il s'agit d'une suite de termes n'ayant rien de commun entre eux. Une phrase sensée vient parfois s'insinuer entre ces mots. Des exclamations sans signification apparente s'y rencontrent aussi. La rime et l'assonance jouaient un rôle dans la plupart des "emprunts".

Les pis étaient jadis à l'honneur et étaient joués dès la fonte des neiges jusqu'en été, même par des hommes. Actuellement ce jeu est à peu près abandonné. De temps en temps deux ou trois bouèbes s'y adonnent, mais pas pour longtemps.

Samuel Aubert, Souvenirs de jeunesse, vers 1950.

Et puis surtout il y avait les pis ou gnus que nos parents appelaient aussi des marbres. On y jouait avec passion sitôt la neige disparue, sur un terrain encore un peu humide. Pendant toute la durée des pis, il n'était pas question de faire un autre jeu. Outre les pis proprement dit, on possédait des agates, des cornas et des potières qui servaient de projectiles.

Il y avait deux façons de jouer : à la partie où chacun reprenait sa mise une fois la partie terminée, et à de bon où le vainqueur la ramassait. Il s'agissait donc d'atteindre les pis en piquant avec une agathe. Il y avait d'habiles piqueurs qui projetaient leur agate avec violence en la comprimant entre la nille du pouce et l'extrémité de l'index. J'en étais incapable et je piquais mollement comme les filles, avec l'ongle du pouce. J'étais un médiocre joueur, et souvent seulement spectateur.

Cela me rappelle une terreur enfantine. Je devais avoir 4 ou 5 ans et j'avais probablement dérangé des joueurs. L'un d'eux, un grand gaillard surnommé « La Dame », me menaça de me dénoncer aux gendarmes qu'ils me mettent des skis et me fassent glisser sur la mer ! Cette menace me terrifia. Je n'en parlai à personne, mais j'essayai de passer inaperçu des gardes-frontière que je prenais pour des gendarmes

Daniel Aubert, Souvenirs d'enfance, version de 1991.



Une partie de nius au Solliat.



Une partie de nius sur la grand'rue des Charbonnières. La circulation ne dérange au moins pas !



Une boîte pleine de nius. On les mettait plutôt d'ordinaire dans une sache ou sachet d'étoffe confectionné par la mère de famille, bien entendu.



Une partie de nius devant la Pension du Lac aux Crettets. Samuel RoCHAT dit Mumu, debout sa sœur Ada, à gauche, les deux jumelles, filles de Piestre, soit Alfred Golay.